

Harmony Korine

Serge Abiaad

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70318ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abiaad, S. (2013). Harmony Korine. *24 images*, (163), 30–30.

Harmony Korine



L'enfant terrible du monde du film d'art n'est pas un cinéaste de la demi-mesure. Tantôt son œuvre a frôlé le génie (son scénario pour *Kids* de Larry Clarke, son vidéoclip de *Workhorse* une ballade de Bonnie Prince Billy, ou son *Gummo* à la fois réaliste et hallucinatoire), tantôt la médiocrité (*Mister Lonely*,

son film le plus sage, mais aussi le plus frustrant et ennuyeux, ou plus récemment l'ode au vandalisme qui tombe à plat dans *Trash Humpers*). Mais quoi qu'on en pense, Harmony Korine a l'œil et le talent – à l'image de son mentor Werner Herzog qui vient souvent faire l'acteur dans ses films – de transmuter le laid et l'étrange en beauté absurde, repoussant son cinéma, et avec lui la représentation du monde, un peu plus à la limite de l'effondrement. Depuis *Julien Donkey-Boy* en 1999, nous attendions le retour des fameuses chroniques d'*outsiders* fantasques et solitaires de Korine. Avec *Spring Breakers*, il renoue avec une forme de débauche exclusivement américaine dans sa captation du vide et de l'abandon, un film qui ne symbolise rien en dehors de ce qu'il représente. L'œuvre du cinéaste, et plus particulièrement son dernier opus, porte en elle les germes d'une société qui a signé sa propre mise à mort ; *Spring Breakers* puise dans une crainte de partir sans laisser de traces, un

film où la mort préside à toute action. Même affranchi de toute signification, de toute prémisse idéologique, *Spring Breakers* est un exploit titanesque, un florilège d'émotions, une surcharge organique dont l'impact est immédiat et fort. Korine est un cinéaste qui désire et confronte la vacuité, la retourne dans tous les sens, la remodèle en un symbole de décadence et gonfle les mythes d'une jeunesse délabrée avant de la présenter comme le cadavre en décomposition d'une certaine culture américaine, celle du vide et de la violence. Korine a le talent de nous placer au cœur de la tourmente en s'emparant de la forme pour faire émerger le fond. – Serge Abiaad

« ... Korine a l'œil et le talent de transmuter le laid et l'étrange en beauté absurde, repoussant son cinéma, et avec lui la représentation du monde, un peu plus à la limite de l'effondrement. »

Lech Kowalski



Depuis *D.O.A.* (1980), documentaire-culte sur la première vague punk, Lech Kowalski suit la trajectoire fulgurante de ceux et celles qui donnent raison au vieil adage rock selon lequel il vaut mieux se consumer que s'éteindre lentement. Braquant sa caméra sur des individus excentrés qui, pour la plupart, choisissent volontairement de s'exclure de

la société, le cinéaste américain célèbre cette marginalité autodestructrice, cette culture de la rébellion pure dans tout ce qu'elle a d'excessif, de beau et de tragique à la fois. Ce cinéma de crasse et de fureur, qui sent l'alcool et la sueur, refuse surtout les normes, les règles et tout ce qui, de quelque manière que ce soit, se veut une entrave à la liberté totale et absolue – y compris ce mythe rock qu'il a su déboulonner à grands coups d'anecdotes sordides racontées sur le mode intimiste. On peut difficilement faire plus honnête, plus cru que son portrait du bassiste des Ramones *Hey! Is Dee Dee Home?* (2002) dans lequel, en mettant en scène de manière transparente le dispositif même de l'entrevue, c'est l'homme moins la légende qu'arrive à saisir avec lucidité le cinéaste, sauf peut-être le décadent *Born to Lose: The Last Rock and Roll Movie* (1999), qui relate les heures de gloire et la déchéance subséquente du chanteur des New York Dolls Johnny Thunders.

Grand documentariste du rock, Kowalski a su dans les dernières années s'émanciper

de cet univers sans pour autant s'éloigner des préoccupations qui l'y avaient attiré. C'est encore de liberté, de marginalité et de survie que traitait *On Hitler's Highway* (2002), dont les protagonistes semblent tout droit sortis d'un roman de William S. Burroughs. Filmant des *outsiders* qui ont fait de la résistance le fondement même de leur existence non pas pour expliquer quoi que ce soit, mais plutôt pour les laisser s'exprimer, Kowalski est en fait un grand cinéaste politique qui a su, tout au long de sa carrière, éviter les écueils du documentaire militant traditionnel. Gageons que son plus récent film, *Drill Baby Drill*, qui trace un parallèle entre l'exploitation du gaz de schiste en Pologne et en Pennsylvanie, s'inscrit sans problème dans la logique de son œuvre – malgré son sujet en apparence plus classique. – Alexandre Fontaine Rousseau

« Ce cinéma de crasse et de fureur, qui sent l'alcool et la sueur, refuse surtout les normes, les règles... »